



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 2 près le passage de l'Opéra.

Berret de Crêpe orné d'aigrette noires, Robe de Crêpe de Chine des Indes garnie de Volans bordés de Lixers de satin noirs et de blonde, Canexou de Tulle blonde, Des magasins de M^r Donay, Rue S^t Anne N^o 53.

N^o 1

C

des

www

C

don

P

Le p

50

1

AU

N

Chez

St

MAR

Chez

Chez

Chez

Pour

Se

Les

www

Cette

béret

coiff

7/9^h(VI^e ANNÉE.)N^o XXXIV.—TOME XI.

165

20 DÉCEMBRE 1826.



PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Cheâtres, de la Littérature & des Arts.*



Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*).

Le prix de l'abonnement : pour trois mois. 9 fr.
pour six mois. 18
pour l'année. 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS.

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens,
N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra.

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 47 bis ;

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C^{ie}, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au
Salon Littéraire, à Strasbourg.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés-francs de port.

MODES.

Laissez-leur prendre un pied chez vous ,

Ils en auront bientôt pris quatre.

Cette réflexion du bon La Fontaine peut s'appliquer aux
bérêts ; on leur a déjà accordé un empire immense dans la
coiffure des femmes, et voilà que, non contents du territoire

qu'ils occupent, ils empiètent chaque jour et se livrent à un envahissement dont on ne peut prévoir le terme; les cheveux des femmes sont maintenant surchargés de ces plateaux énormes, dont la largeur augmente sans cesse, et qui suffisent pour remplir l'intérieur d'une voiture ou le devant d'une loge; il faudra bientôt changer ou les bérêts ou les différens lieux où des femmes peuvent se trouver. Il reste à savoir lequel des architectes ou des marchandes de modes consentira à abandonner ses droits. Cependant comme cette discussion extraordinaire aurait pu avoir l'inconvénient d'entraver complètement la conversation, en plaçant un espace immense entre deux femmes qui auraient eu quelque secret à se confier, on a imaginé d'entamer toute la partie de la circonférence qui se trouve au-dessus du visage, ce qui donne au devant du bérêt une forme presque carrée; on en voit, en laissant au reste sa forme ronde, sur qui on a placé, à l'extrémité des deux coins de ce carré, deux touffes de plumes; sur d'autres on aperçoit jusqu'à cinq crosses ou aigrettes, formées par des brins d'oiseau de paradis. Ces accessoires viennent encore ajouter au développement de la coiffure.

— Les petits chapeaux à la Sicilienne offrent le superlatif de la grâce, et semblent devoir partager la vogue avec les turbans et les bérêts. Ces petits chapeaux, dont nous offrirons incessamment un modèle, sont de toutes les étoffes, de toutes les couleurs, et s'ornent de tous les accessoires. Un des plus élégans que nous ayons remarqués était en velours cerise, les rubans en gaze cerise, liseré or et vert, et les petites aigrettes, moitié cerise, moitié vertes, se trouvaient, l'une sous les cheveux, les autres en sens inverse sur la petite passe; l'une des brides, terminée par un gros nœud, tombait jusqu'aux genoux; l'autre, relevée vers la ceinture, y fixait son nœud à la place où l'on pouvait mettre un bouquet.

— Définitivement la couleur cerise est à la mode; M^{lle} Le-
verd l'a adoptée dernièrement dans un costume qui a obtenu l'approbation générale. Sa robe en tulle avait une garniture de gros bouillons en tulle, sur lesquels des petits bouquets de plumes cerise, placés par intervalle, faisaient un charmant effet; l'attache de sa ceinture, le gros nœud de pierreries qui fixait sur la poitrine les draperies de sa robe, le triple rang de diamans qu'elle portait au cou, les trois tresses en diamans

qui formaient ses boucles d'oreille, et le bandeau de pierres qui soutenait son élégant béret, donnaient à sa toilette un éclat resplendissant, et prouvaient combien le luxe peut prêter de charmes aux femmes qui ne peuvent plus compter sur les attraits de la première jeunesse.

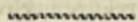
— On fait en petites plumes cerise des guirlandes qui vont parfaitement sur les cheveux; d'autres guirlandes en marabouts sont supportées par un rang de petites fleurs en velours. On a vu aussi, à la représentation de Nourrit, quelques guirlandes à la jardinière, d'autres en roses, blanches ou roses; on les pose très-basses sur le front et relevées vers le nœud de cheveux.

— Les robes en satin noir sont toujours très-bien portées, mais il est à remarquer que les élégantes mettent toujours, avec cette toilette, des bérets roses, bleus ou cerise. Généralement le noir se mêle cet hiver avec les couleurs les plus tranchantes.

— Les petits bonnets en blonde, soutenus par une guirlande de fleurs, sont toujours de vogue; la richesse des barbes en blonde qui tombent sur les épaules, les rend d'un très-grand prix.

— La plupart des robes en popeline cerise sont garnies de deux rangs de blonde blanche qui sont montés sur une petite ruche de blonde travaillée; ses petites manches forment une double draperie garnie aussi d'une ruche qui se retrouve encore au bas de la manche de dessous, qui est en satin blanc. Un collet retombe autour de la poitrine, en formant plusieurs petites draperies qui se croisent l'une sur l'autre, et qui, toutes garnies d'une petite ruche de blonde, donnent beaucoup de grâce au corsage.

— On voit encore dans les soirées beaucoup de robes de barège, de gaze-cachemire, de grenadine, soit écossaise, soit à larges raies.



BULLETIN D'ÉTRENNES.

Les approches du 1^{er} janvier doivent rappeler le nom de Thouvenin, si cher à tous les amateurs de belles reliures. Ce n'est que dans son atelier, rue Mazarine n° 34, qu'il est permis à un homme de goût de faire enrichir de toute la pompe

du tabis et du maroquin les chefs-d'œuvre littéraires qu'il destine pour étrennes à ses amis, ou l'*Album* qu'il réserve à une destination plus douce encore. Notre fameux artiste, car on peut donner ce nom à un relieur que l'Angleterre nous envie, n'a rien négligé pour enchérir à la fin de 1826 sur les merveilles de sa brillante industrie, qui ont été si recherchées à la fin de 1825. Ses *Albums* à décorations gothiques n'offrent plus sur leurs riches enveloppes le simple trait des monumens. Il est parvenu à figurer jusqu'à leur perspective, et ce travail extérieur est un tableau souvent aussi digne de fixer l'attention que les dessins des maîtres dont il annonce la précieuse réunion d'une manière tout-à-fait appropriée au genre qui y domine aujourd'hui. Il n'est pas jusqu'aux vitraux de nos églises gothiques dont M. Thouvenin n'ait réussi à rendre le dessin original, les couleurs vives et variées et l'effet pittoresque. Ses portefeuilles, accompagnés de *séchoirs* ou *buvards*, si utiles dans les bureaux, offrent les mêmes ornemens et le même luxe, mais dans des proportions qui les rendent, comme ses albums, accessibles à toutes les fortunes. Enfin ses jolis *Souvenirs* verront s'augmenter encore cette année leur réputation de commodité, de bon goût et d'élégance; et quel jeune homme à la mode, quelle femme de bonne compagnie, pourraient se passer d'un *Souvenir* de Thouvenin? Son nom est depuis long-tems le garant de la vogue, et la critique la plus sévère n'a rien à reprendre dans ses succès. Tout ce qui sort de ses ateliers ne change de valeur que pour en augmenter. C'est presque une spéculation que d'acheter ses ouvrages. Peut-on les mieux recommander aujourd'hui?

— Parler d'eau de Cologne après les reliures de M. Thouvenin, c'est allier deux sujets qui ne paraissent point avoir de rapport, mais le jour de l'an nous présente tant d'objets de genres opposés, qu'on nous permettra ce rapprochement: il ne serait pas impossible d'ailleurs de prouver que les essences sont à la beauté, comme la reliure aux livres; elles n'en augmentent point le mérite, mais elles lui donnent plus d'attraits. Nous pouvons donc sans scrupule annoncer l'eau de Cologne de M^{me} veuve Crozet, rue du Helder, n° 27. Ses boîtes peuvent former un fort joli cadeau d'étrennes; et l'essence d'eau de Cologne concentrée, que l'on trouve chez elle, a l'avantage de donner dans un très-petit flacon de quoi composer plusieurs

bouteilles qui ne le cèdent point à celles que l'on vend ordinairement.

MÉLANGES.

— On ne saurait toujours être heureux ! M. Théaulon vient de l'éprouver. *La Mère au bal et la Demoiselle à la maison*, fait courir tout Paris au Vaudeville ; mais il n'en est pas de même de la pièce nouvelle que cet auteur, assisté de deux collaborateurs, vient de faire représenter aux Variétés sous le titre de *Paris et Bruxelles ou le Chemin à la Mode*. Vouloir parler sentiment, grandes passions, sur un théâtre où *les Jolis Soldats*, *M. Bonaventure*, *les Cuisinières* ou *Pinçon*, viennent chaque soir exciter une gaité folle, c'est provoquer presque une réaction, dont on ne saurait être que victime. Déclaré coupable d'avoir compromis, un instant, la gaité des habitués du théâtre du passage des Panoramas, M. Théaulon a été condamné à un simple succès d'estime. La leçon lui profitera sans doute, et il se rappellera que, chez Brunet, il faut avant tout faire rire.

— Le relâche éternel du théâtre Italien a, depuis quelque tems, singulièrement dérangé toutes les sociétés. C'était, trois fois la semaine, le rendez-vous général de la banque, de la noblesse et de la haute diplomatie. C'était là que se réunissaient le bonnet de marabouts de la Place-Royale, le timide esprit de la rue de Grenelle, et l'orgueilleux oiseau de paradis de la nouvelle Athènes. C'était là qu'on s'occupait des progrès des lumières, du renvoi des ministres et des modes nouvelles. Maintenant on ne sait plus où se voir, où se rencontrer, où étaler ses bijoux et l'élégance de sa toilette. On ne sait plus si l'on vit, si l'on se connaît encore, s'il y a du monde à Paris ; et sans le *Courrier des Dames*, qui va bien exactement, tous les cinq jours, indiquer la couleur du jour, la nouvelle coupe des robes ou des chapeaux, il est des quartiers dans la ville qui seraient aussi à l'arrière que le département des Landes, ou celui des Basses-Alpes. On irait bien s'amuser au Vaudeville, c'est bien commun ; rire aux Variétés, c'est bien bourgeois ; et puis toilette perdue. Dans ces spectacles, vous avez beau entrer dans votre loge, ou en sortir, vous ne faites pas la moindre sensation. Un lazzi

d'Odri ou de Vernet a plus de succès que le plus beau bérét du monde. Le Gymnase a bien son mérite, mais allez donc vous claquemurer dans ces extraits de loges, d'où il faut se jeter six pieds en avant, pour faire voir à peine la dernière plume de votre chapeau. Aux Français, il faut écouter ce qu'on dit; à l'Opéra, ce qu'on chante; quel ennui! Il n'y a vraiment, pour les gens qui se respectent un peu, que les Bouffons. Dans cette salle on voit, et l'on est vu de tous les coins. C'est un spectacle charmant qui n'intéresse pas l'âme; n'occupe pas l'esprit; on peut rire et causer tout à son aise, regarder sans voir, parler sans rien dire; c'est un vrai salon de grand seigneur.

Heureusement cet état ne peut pas durer, ou il faudrait en périr. Nous avons un nouveau directeur excellent, qui n'a encore rien fait, mais qui promet beaucoup pour cet hiver. Le relâche va disparaître; il a deux *prima dona* du plus grand mérite, un ténor délicieux, et un bouffe comme on n'en a jamais vu à Paris. Par malheur, les deux cantatrices sont engagées pour deux ans : l'une à Naples, l'autre à Londres. Le ténor ne peut chanter que sous le beau ciel de l'Italie, et le bouffon, qui, deux fois en route, a été attaqué par des voleurs, a une extinction de voix compliquée, dont il ne guérira jamais.

— Le théâtre de M. Comte sera très-incessamment transféré du passage des Panoramas à celui de Choiseul; il ne pouvait gagner sous le rapport de la direction et de la composition des spectacles, et quand il occupera un emplacement aussi convenable que celui qu'on lui destine, il ne laissera rien à désirer dans son genre.

— Aujourd'hui un homme à précautions, quand il sort dans Paris, doit avoir : manteau de taffetas gommé, coiffe de même étoffe pour le chapeau, vaste chapeau, serre-tête de flanelle pour revenir le soir, gants doublés de fourrures, socques articulés, semelles imperméables, large parapluie, forte canne pouvant servir de défense... On croit que nous plaisantons, mais cet attirail était celui d'un brave habitant du Marais, qui, le soir, allait faire une visite dans le faubourg du Roule.

— Nous allons extraire quelques anecdotes on ne peut plus intéressantes d'un ouvrage qui vient de paraître sous le titre de : *Mémoires sur la Grèce et l'Albanie*, pendant

le *Gouvernement d'Ali Pacha*, lorsque nous avons appris la mort funeste de son auteur, qui s'est brûlé la cervelle dimanche dernier 10 décembre. Cet homme extraordinaire que l'on ne connaissait que sous le nom de Ibrahim-Manzour-Effendi, commanda long-tems le génie au service du visir, qui fit trembler, jusqu'à la fin de sa vie, une partie de la Grèce. Français, né à Strasbourg, il commença à faire parler de lui au moment de la guerre d'Égypte. Après mille revers, mille aventures romanesques, il se trouva jeté à Constantinople, y abjura le Christianisme pour embrasser la religion de Mahomet, servit dans les armées turques, parcourut ensuite l'Italie, l'Allemagne, la Russie, redevint chrétien, pour reprendre encore le turban, et combattre dans les rangs des Bosniens. Il parut ensuite dans la Grèce, pour être un des officiers d'Ali Pacha; et enfin, il était revenu à Paris, après tant de faits aussi bizarres que curieux à connaître, mais non pas, sans doute, pour s'y donner la mort. Ses mémoires renferment des passages du plus haut intérêt. On connaît si peu l'intérieur de la Grèce, que nous nous ferons un plaisir de réaliser le projet que nous avons formé, de publier un article sur les matériaux que nous laisse ce Manzour-Effendi, dont le véritable nom n'est point connu.

— Encore une bonne folie anglaise ! Dernièrement une voiture d'un nouveau genre, allant de Bristol à Londres, passa par Reading; elle consistait en un léger chariot à quatre roues, trainé par deux *Cerfs-Volans*, et dans lequel se trouvaient trois voyageurs. Le maître cerf-volant avait vingt pieds de haut; il était en mousseline recouverte d'un papier peint. Son élévation au-dessus du sol était d'environ cent soixante-dix pieds; le cerf-volant pilote qui le surmontait s'en trouvait à environ la même distance. L'un et l'autre étaient fixés séparément à la voiture par une corde d'une grosseur moyenne; celle du cerf-volant pilote était engagée à travers l'autre de manière à ce que l'on pût, en tirant la corde, s'élever au-dessus des obstacles, tels que les arbres, les édifices, les clochers, etc., situés sur les côtés de la route. Sous la voiture on avait pratiqué un tambour et un appareil servant à virer et à devirer la corde à volonté. La voiture était guidée à l'instar des chaises de Bath. Deux gentlemen de Reading la suivirent dans un chariot à un cheval, mais

pour aller avec la même vitesse ils durent tenir constamment le cheval au galop. Le propriétaire assura avoir plus d'une fois parcouru de dix-huit à vingt milles par heure. En chemin le duc de Glocester, dans son équipage de voyage à quatre chevaux, fit route avec la voiture qui, jusqu'à une certaine distance, marcha de front avec celle de S. A. R., bien que les chevaux de cette dernière fussent au galop. Une église qui se trouvait sur la route arrêta un moment la voiture. Six hommes détachant les cordes contournèrent le clocher et les rattachèrent au-delà; mais ces hommes faillirent perdre pied, tant était grande l'attraction des cerfs-volans. Peu après la voiture se remit en route, suivie par tous les chevaux et les équipages dont on put disposer dans cette occasion, mais elle les devança au point qu'aucune ne put lui disputer le pas.

ANNONCES.

— *Esquisses Romantiques, ou Melanges Littéraires, en vers et en prose*, par Paul T... un joli volume in-18, prix: 4 fr. Chez Aucher Eloy et Cie Éditeurs, rue Saint-André-des-Arcs, N° 65, et chez tous les libraires du Palais-Royal. Nous rendrons compte incessamment de ce petit ouvrage, que nous recommandons d'avance aux personnes qui voudraient faire un cadeau d'étrennes peu cher et agréable.

— **MUSIQUE.** *Le Troubadour des Salons*, Journal de Chant, avec accompagnement de piano et de guitare, rédigé par MM. Romagnési et Meissonnier, acquiert chaque jour plus de vogue, et est recherché par nos amateurs de romances et nocturnes. Nous leur annonçons que la 1^{re} livraison de la 4^{me} année, qui paraîtra le 1^{er} janvier 1827, contiendra divers morceaux de MM. Romagnési, Meissonnier et Berton fils.

On souscrit chez M. A. Meissonnier, au Magasin de Musique, boulevard Montmartre, N° 25. Le prix de l'abonnement est de 25 fr. par an, pour le piano, 18 fr., pour guitare avec des pièces, et 10 fr. pour le chant seulement.

A ce Numéro est jointe la Planche 436.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais